

Symptôme, *sinthome*, écrit et écriture

DianaVoronovsky

Il est habituel que la doxa attribue le même statut théorique de manière indistincte aussi bien à l'écrit qu'à la littérature qui se produit à partir de l'écrit.

Tout au long de son enseignement Lacan a reformulé les concepts et notions qui forment la trame, le tissu de celui-ci, mais toujours en articulation avec l'ensemble de sa doctrine et tout spécialement en relation avec le concept de l'inconscient, attentif à l'efficacité que chaque avancée atteint dans la direction de la cure.

C'est ainsi qu'il déploie la formule de la métaphore dans les premiers séminaires, le graphe du désir sous différentes versions, les mathèmes des quatre discours, les formules de la sexualité, les chaînes-noeuds et la psychanalyse post-joycienne comme autant de présentations que prend l'écriture dans son enseignement en tant qu'il les considère support de celui-ci. Il convient de dire qu'elles sont autant le résidu de ce qui se parle – par exemple dans la transmission orale – que ce à partir de quoi on peut parler, étant donné que les différentes écritures que nous venons de citer ne disent rien si ce n'est qu'elles permettent la lecture de ce qui en elles se chiffre, étant en même temps ce qui décante d'un enseignement.

Nous avons une fonction de l'écriture que nous entendons de la manière suivante : c'est ce qui peut limiter le discours dans la mesure où cela ordonne, justifie et aussi bien autorise et rend possible l'audition en lui donnant une place.

Cependant, quand nous nous référons à la direction de la cure, de ce qui lit en ce qui s'écrit voilà la lettre, ni antérieure ni postérieure au signifiant, différente de lui étant donné qu'elle appartient à un autre registre, celui du réel, en ce qu'elle fait fonction de réel dans notre pratique, et c'est dans ce sens que quelque chose – ce qui s'écrit – permet d'avancer en psychanalyse.

Rappelons la notion de lettre que nous lisons dans l'oeuvre de Lacan et qu'il modifie tout au long de son enseignement, depuis son écrit *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* jusqu'à la considération de la lettre dans le réel, puisque celui-ci est son registre. La lettre se distingue ainsi du signifiant et de cette

manière affecte la direction de la cure dans l'artifice poétique de l'auditionner de l'analyste. En disant qu'elle se distingue nous voulons situer la lettre – tout comme la définit Roberto Harari – en tant que “[...] dimension du langage dont le cisèlement advient comme la raison du travail de l'analyste dans les cures à sa charge”.¹

Depuis le début de son enseignement Lacan a situé le lieu de la parole, avançant dans ses versions. La *talking cure* achemine le symptôme comme un message adressé à l'Autre qui demande son déchiffrement, lecture de son sens en tant que savoir chiffré, rupture d'un enchaînement qui le signifie et qui lui apporte une jouissance qui des années plus tard sera nommée jouissance phallique.

Le symptôme, ainsi qu'il le définit – et il n'abandonnera pas cette définition – est métaphore. C'est-à-dire qu'il renvoie à autre chose, un ne cesse pas de soi même, un au-delà. Il loge une résistance, celle d'un désir incestueux, interdit, dont le sujet se pourvoit pour protéger – de manière souffrante – l'absence de rapport sexuel. L'existence comme douleur, de laquelle le symptôme dédie son ineffable témoignage, n'est pas la même chose que la douleur de l'existence, qui ne reconnaît plus que l'absence de rapport sexuel.

Prenons comme exemple, bien que le propos de cet article ne soit pas de parcourir chacune des écritures que Lacan nous propose au cours de son enseignement, celle du symptôme dans le graphe, c'est-à-dire s(A). Etant donnée la nature du symptôme, le refoulement et le retour du refoulé, la censure, la transgression et la jouissance interdite sont ses notes distinctives, et Lacan poursuit dans le même sens avec la notation *signifié de l'Autre*. La construction du graphe, donc, rend compte du rapport structural entre le symptôme et le fantasme et est une écriture qui permet une lecture en tant que support de la singularité d'un cas clinique.

Mettons nous d'accord en quoi le graphe est un support : c'est parce qu'il est nécessaire de “le dire”, il nécessite de l'oral, l'écrit est dès lors situé autant comme support que comme résidu du parlé. C'est une écriture liée au symptôme, à son intellection. Sa lecture nous autorise à lire le chiffré dans le symptôme, en sa réponse au fantasme.

De telle manière que le symptôme – nous pouvons continuer d'avancer sur ce parcours – s'écrit avec des lettres différentes selon qu'il est retour du refoulé lié au conflit entre instances, ou qu'on l'écrit sur le graphe du désir articulé au fantasme ou encore – et ce

¹ Roberto Harari: “El cuerpo y la letra”, in *El fetichismo de la torpeza*, Homo Sapiens ediciones, Buenos Aires, 2003, page 149.

sera une autre lecture de l'écrit – s'il se note dans la chaîne – vers la fin de sa vie et de son oeuvre, Lacan a avancé dans l'élaboration du *sinthome*.

Aussi bien l'écriture du mathème avec lequel il écrit le symptôme, s(A), que celle des mathèmes suivants en lesquels se soutient son enseignement, se différencient de l'écriture du pathème. Au sujet de ce dernier nous trouvons seulement deux références dans le *séminaire XXI : RSI*², l'une dit : "Le sujet est causé d'un objet qui n'est notable que d'une écriture, et c'est bien en cela qu'un pas est fait dans la théorie. L'irréductible de ceci ..., [qui] n'est pas effet de langage, car l'effet du langage, c'est le *pathein*, ... c'est la passion du corps".³

Il est question de pratique du réel qui échappe à toute formalisation, ce qui conduit à la prise en considération du *sinthome* pour rendre compte du "tout mais pas ça" qui reste comme le "Yadl'Un" travaillé avec insistance à partir du *séminaire XIX : ... Ou pire*.

Le *sinthome*, de son côté, atteint sa définition dans la notion cruciale que nous avancerons : mais pas ça. "C'est dans ce refus – précisément – que réside le mode de dire "non" à la demande de l'Autre. N'oublions pas à ce propos que la condition névrotique d'avoir affaire avec son symptôme montre son extrême facilité à dire oui à celle-ci. Par contre, ce ne serait pas le cas du *sinthome*, où se localise le *mais pas ça*".⁴ Soustraction qui peut ou non donner lieu au singulier. L'identification avec le *sinthome* à la fin de l'analyse peut, c'est une possibilité n'en excluant pas d'autres, - donner lieu à une production écrite, mais ceci est un autre statut de l'écriture. La production écrite, nous le savons, admet une cohabitation avec le symptôme, comme en témoignent l'histoire de l'art et celle des sciences qui nous fournissent de multiples exemples de ladite alliance, avec des résultats notables pour la littérature, la musique, les arts plastique, les sciences, etc.

Le symptôme comme métaphore et la prévalence de la logique du signifiant sont en relation avec l'écriture de la métaphore telle que Lacan la présente dans ses premiers séminaires. Il est nécessaire de prendre en compte les diverses acceptions que le mot

² RSI en français est homophone de *hérésie*.

³ Jacques Lacan : *Le Séminaire, Livre XXII : RSI*, séance du 21 février 1975, inédit en traduction en espagnol.

NdT : Dans les transcriptions de ce séminaire à notre disposition, le néologisme (?) français *pathème* n'apparaît qu'une fois. Mais le terme grec *pathein* est utilisé là où la citation citée par Diana Voronosky écrit *patema*.

⁴ Roberto Harari : *El síntoma*, séminaire dicté dans Mayéutica- Institución Psicoanalítica, 2004.

écriture vient à avoir. Il peut se définir à partir de la lettre qui appartient au registre du réel, écriture qui rencontre sa limite dans la lettre référée au strictement symbolique, c'est-à-dire, le symbolique de la lettre, comme le texte qui nécessite de la graphie mais pas nécessairement de la lettre dans le registre réel. Convenons de ne pas confondre le produit, ce qui a été produit comme texte, avec le concept de lettre, parce que ce ne serait plus qu'imaginariser cette notion débitrice d'une pratique qui s'institue du réel. Si ce qu'écrit un mathème se distingue du pathème, c'est parce que le paradoxe des pulsions ne rencontre pas – jusqu'à la fin de l'enseignement de Lacan – de graphie avec laquelle être écrit. C'est pour cela que nous affirmons que l'écriture n'est pas l'écrit.

Dans la *Conférence à Genève sur le symptôme* nous lisons que “[...] la psychanalyse, c'est tout autre chose que des écrits”.⁵ A notre avis il s'agit de distinguer l'écrit comme ce qui reste du parlé, le résidu que prend cette forme. On parle à partir de l'écrit, passage par la parole qui est ce qui, en tant que lecteurs de Freud et de Lacan, nous prend comme lecteurs qui parlent à partir d'écrits.

L'enseignement et la transmission se soutiennent dans les écrits des maîtres. Ils prennent leur place grâce à cette littérature qui a été transcrite et/ou éditée, puisqu'il s'agit de l'oeuvre, d'une manière de laisser témoignage de ce que fait un analyste. Ils sont, nous l'entendons ainsi, la trame, le tissu, fait de fils croisés, noués, enlacés de lettres qui forment ensemble le corps de la doctrine de notre pratique du Réel – c'est-à-dire que pour parler de texte nous nous servons d'une métaphore textile.

Il est possible, par conséquent, de déduire la relation que supporte l'écriture quand nous la rapportons à ce qui s'écrit en littérature, par exemple, quand règne la métaphore.

L'écrit et l'oral

Dans l'enseignement de Lacan nous trouvons de multiples références aux questions relatives à la transmission, à l'enseignement et à la place que prennent les écrits.

Pour les talmudistes par exemple il n'y a aucun doute que la transmission est l'affaire du registre oral. C'est pour cela qu'ils se sont violemment opposés à l'écriture du Talmud, ils n'ont pas accepté sa rédaction lorsque la dispersion et les persécutions

⁵ Jacques Lacan: “Conferencia en Ginebra sobre el síntoma”, en *Intervenciones y textos* 2, Ediciones Manantial, Buenos Aires, 1988, page 117.

NdT : En français : “Conférence à Genève sur le Symptôme”, <http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1975-10-04.doc>

menaçaient de le faire complètement disparaître. C'est la proximité de la mort qui impose le recours à l'écrit.

Pour Rabi Eléazar, écrire c'est oublier, en même temps que celui qui écrit essaye de perdurer dans l'oeuvre qui est adressée à un autre qui s'en rappelle en renouvelant les transferts de travail. Bien que ceci ne soit pas le thème qui nous occupe dans le présent article, que ceci serve à penser l'efficacité que peut avoir l'appartenance (ou non) à la communauté psychanalytique. Quelle est donc la fonction de l'écrit ? Posant la question dans un chapitre du *séminaire XX : Encore* Lacan répond que : “[...] L'écrit n'est nullement du même registre, du même tabac si vous me permettez cette expression, que le signifiant [...] Le signifiant comme tel ne se réfère à rien si ce n'est à un discours, c'est-à-dire à un mode de fonctionnement, à une utilisation du langage comme lien.”⁶

Considération très différente de celle du *Réel langage*, en ce que l'efficacité des multiples tramés, plis, homophonies, tient des forçages avec lesquels *lalangue* traumatise le *parlêtre*. Des lettres avec lesquelles le corps est pris loin de la communication, puisque la conception du langage comme lien, quoique nécessaire, doit être annotée dans un registre qui n'est pas celui de la lettre.⁷ C'est la manière dont le langage s'articule avec l'écriture.

En disant que ses *Ecrits* n'étaient pas pour être lus, Lacan tente de spécifier la fonction de l'écrit dans le discours de l'analyste. L'écrit n'est pas pour être compris, c'est une ponctuation qui, telle que nous l'entendons, porte à parler – si le texte ne se comprend pas il faut l'expliquer ; ceci c'est parler. L'écrit doit passer par le parler à partir des écrits. Nous le rattachons à la fonction de la littérature psychanalytique et du transfert qu'il nous est possible, en tant que lecteurs, de mener à son terme, nous sommes lecteurs de Freud et de Lacan.

⁶ Jacques Lacan: *Le Séminaire, Livre XX : Encore*, séance du 9 janvier 1973.

NdT : Diana Voronoski précise dans la version en espagnol de ce texte “Symptôme ...” qu'elle choisit de traduire le terme utilisé par Lacan de “lien” par “lazo”.

Par ailleurs, il existe d'autres transcriptions, non éditées, de ce passage du séminaire : “Il n'y a rien à quoi le signifiant comme tel se réfère si ce n'est à un discours, à un mode de fonctionnement du langage, à une utilisation comme lien du langage.”

⁷ Pour le lecteur intéressé par l'extension et le développement du thème du *Réel langage* voir Roberto Harari: *Palabra, violencia, segregación y otros imromptus psicoanalíticos*, Ed. Catálogos, Buenos Aires, 2007 y Edgardo Feinsilber: *La interpretación en psicoanálisis. De la sugestión al forzaje*, Ed. Catálogos, Buenos Aires, 2002.

NdT : Ajoutons pour le lecteur francophone le texte de Roberto Harari “Vocologie psychanalytique : le Réel langage” pour le Congrès de Cerisy 2007. Ce texte est accessible avec l'adresse (www.dimensionsdelapsychoanalyse.asso.fr/dimensionsdelapsychoanalyse/bibliotheque/2007/Roberto-Harari-Congres-Cerisy-2007_Vocologie_Psychanalytique_-_Le_Reel_langage.pdf).

Il ne faut pas confondre la littérature – quel qu’en soit le genre – avec l’écriture. Pour la psychanalyse, la littérature qui s’occupe de notre discipline est une des formes dans lesquelles quelqu’un – l’écrivain – produit un texte dont les lettres sont le support, tout comme pour une sculpture le support peut être la matière, le métal, le bronze, etc., et pour la musique le texte écrit est une portée – qu’il est nécessaire de lire pour pouvoir interpréter et réaliser des versions de celui-ci. Ecrire ou dessiner des lettres c’est la graphie, ce qui oriente la lecture c’est ce que nous faisons à partir de ce que le corps de la théorie nous propose, bien que son texte soit sur la psychanalyse si ce qui nous intéresse est un soulignement qui débarrasse de toute connotation imaginaire nous aurons de la littérature psychanalytique mais pas de l’écriture.

C’est dans la direction de ce que nous lisons au niveau du *séminaire XVIII : D’un discours qui ne serait pas du semblant* que conduit notre fil de travail : “C’est évidemment la question qui ne se propose que de la littérature dite d’avant-garde, laquelle elle-même est un fait de littoral et, donc, ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien. [...] Il est de fait que dans la science, l’écriture a fait merveille”.⁸

Quelques années plus tard il se centrera sur la lecture de Joyce. Ainsi, Lacan lecteur est causé par l’écriture et non par la littérature de Joyce, puisque dans la première il lit une opération qui fait apparaître des effets d’enseignement pour l’expérience de l’analyse. Langage et écriture, dans un jeu dépourvu d’innocence, se touchent, et ce qu’il importe à Lacan de montrer – à partir de son étude de Joyce – c’est une structure d’une certaine stabilisation possible où le *sinthome* se révèle comme une implémentation distincte de celle qu’il nous dit être l’intelligence psychanalytique du symptôme névrotique. Tout comme nous l’avons signalé dans un article déjà publié : “Le langage que Joyce utilise dans son écriture évacue l’effet représentatif du signifiant et ce qui reste est la production d’une jouissance chiffrée qui ne renvoie pas, qui n’appelle à aucun effet de signification, son écriture produit une littérature qui nous enseignera la différence entre le vrai et le réel, dans la mesure où la vérité rencontre en celui-ci sa limite”.⁹

⁸ Jacques Lacan: *Le Séminaire, Livre XVIII: D’un discours qui ne serait pas du semblant*, séance du 12 mai 1971, inédit en traduction en espagnol.

[NdT] Les transcriptions françaises du séminaire à notre disposition sont assez différentes, puisqu’elles insèrent une phrase entière : “Ce à quoi semble prétendre une littérature en son ambition, c’est ce que j’épingle de lituraterrir, c’est de s’ordonner d’un mouvement qu’elle appelle scientifique. Il est de fait que dans la science, l’écriture a fait merveille, et que tout marque que cette merveille n’est pas près de se tarir. »

⁹ Diana Voronovsky: “Lo sexual en la lengua”, en *El sinthome. Consecuencias clínicas*, Letra Viva editorial, Buenos Aires, 2001.

La lettre, donc, fixe la jouissance dans le symptôme, qui est la jouissance phallique, pourrie, qui supporte la souffrance dont l'analysant essaie de se libérer. Dans le *sinthome*, au contraire, la jouissance relève de l'artifice, l'art en tant que règne du singulier, entendu comme la possibilité de se soustraire à la demande pour rencontrer une autre version de la jouissance, puisque dans le symptôme un désir résiste mais non sans douleur.

L'écriture, produit de la lettre, donne lieu à un écrit, mais telle que nous l'entendons ce n'est pas la littérature.

Selon cette ligne nous soutenons que même les textes construits à partir d'un écrit sont des textes de psychanalyse, une littérature faite de paroles qui rencontre sa singularité, sa spécificité et qui réfère au *parlêtre*. Mais bien qu'étant appelés "écrits", il est nécessaire de les différencier de la lettre comme notion, puisqu'ils ne sont pas des écrits dans le sens de ce qui définit la lettre comme telle. Il est peut-être une manière d'essayer de réinventer la psychanalyse – non pas de l'inventer, parce que cela a déjà été fait – en mettant en jeu la relation de la lettre avec le *sinthome*.

C'est pour cela que le travail de l'écriture peut coexister avec le symptôme, ils ne se dérangent pas ni se soulagent, tout comme le *sinthome* comme fin de l'analyse ne veut pas dire que l'analyste écrive des textes de psychanalyse ; il peut le faire ou pas.

Diana Voronovsky

dianavor@sinectis.com.ar

Traduit de l'espagnol par Marc Saint-Paul